

**Zeitschrift:** Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

**Herausgeber:** Schweizerischer Ski-Verband

**Band:** 27 (1931)

**Artikel:** Une première : l'Olympe à skis

**Autor:** Baud-Bovy, Daniel

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-541706>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 10.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Une première: l'Olympe à skis.

L'Olympe de Thessalie, comme l'a remarqué Marcel Kurz, son principal historiographe, est plus qu'une montagne. C'est tout un massif.

Parallèle à la Chaîne du Pinde, il s'élève en bordure du golfe Thermaïque auquel une étroite plaine côtière relie ses derniers escarpements.

Au sud la gorge de Tempé où de vastes platanes ombragent le cours du Pénée, le sépare de l'Ossa, — à l'ouest le col de Melouna coupe le chaînon rocheux qui le rattache au Pinde, — au nord, du côté de la Macédoine, c'est le défilé de Petra qui l'isole des Monts Pieriens. Une dépression secondaire, la vallée de Karia, le divise en deux régions distinctes, le Bas-Olympe au sud, assemblage de collines en partie couvertes d'épaisses forêts, — au nord, le Haut-Olympe.

Une vallée profonde où s'abrite le couvent de St. Denys creuse le Haut-Olympe. Les eaux qu'elle rassemble s'en échappent par une gorge étroite qui s'ouvre du côté de la mer, non loin du village de Litokhoro. La suite de ses principaux sommets forme un fer-à-cheval dont les pics centraux soudent l'articulation et dont les extrémités se rapprochent presque à se toucher. Les flancs intérieurs de ce système sont tous abruptes et prennent, dans l'axe de la vallée, l'aspect d'une muraille haute de plus de 1000 mètres, dont la Skala, le Pic central (Mitka de la carte Kurz) et le Trône de Zeus ou Stéphan, — forment les créneaux. A l'extérieur, et principalement en bordure de la vallée de Karia, les pentes sont plus lentes, plus étendues. Deux dépressions s'y creusent — l'une qui s'incline à l'ouest de Kokkinoplos, et l'autre au sud, du côté de Sparmos, dans la direction d'Elasson. C'est sur le flanc de ce vallon, à 800 mètres environ d'altitude, que se dresse au bord d'une esplanade entourée de bois, le couvent d'Aghia-Trias.

Litokhoro, et le couvent de St-Denys, — Kokkinoplos, le couvent d'Aghia-Trias, ce sont là les trois points de départ des explorateurs de l'Olympe.

\* \* \*

Jusqu'au début du XX<sup>me</sup> siècle on les compte sur les doigts d'une main. Sonnini, un voyageur, ami et collaborateur de Buffon y avait, en juillet 1780, fait une première exploration que l'épaisseur de la neige l'empêcha de poursuivre. En juillet 1830 un diplomate anglais, David Urquhart, atteignit une des sommités de la chaîne méridionale qu'il nomme St. Stephano et que j'ai supposé être l'Itchouma (probablement le Saraï de la carte Kurz) qui sera gravi à

nouveau en 1855 par l'illustre archéologue français Heuzey. Peu après celui-ci faisait l'ascension partielle du St. Elie, la plus septentrionale des cimes de l'Olympe, celle que l'on voit le mieux de la mer et qui a longtemps passé pour la plus élevée. Sept ans plus tard, le géographe allemand, Henri Barth, parti de Kokkinoplos avec sa caravane bivouaqua durant la nuit du 14 au 15 octobre dans une des combes de l'Olympe. Le lendemain il contourna le Skolion et s'engageant sur les vires étroites qui longent la base des hautes cimes au-dessus de la vallée de St. Denys, il parvint au St. Elie et constata aisément l'erreur faite par Heuzey en le donnant comme le plus haut sommet. Le 9 août 1865, l'anglais Tozer en montant directement de la vallée de St. Denys atteint lui aussi le St. Elie dont un officier autrichien le capitaine Gerstner devait, à son tour, fouler le sommet dix ans plus tard à la même époque. Ces différentes expéditions n'allaient pas sans risques graves. Car les anciens Klephtes ou partisans grecs qui, lors de la guerre de l'indépendance, avaient fait de l'Olympe une forteresse inexpugnable, s'étaient peu à peu transformés en vulgaires brigands. Ils rendaient extrêmement périlleuse toute excursion dans ce massif. Et c'est pourquoi, bien que situé à proximité de la grande voie marine d'Athènes à Constantinople et malgré sa gloire quatre fois millénaire, l'Olympe, au début de ce siècle, était presque aussi inconnu que la plupart des régions du centre africain.

Cette remarque est de l'ingénieur Ed. Richter de Jena qui, le 14 mai 1909 part du couvent de St. Denys, traverse seul le plateau de Bara encore couvert de neige, fait l'ascension du Palimanastri, — bivouaque à la limite des forêts, — et, le lendemain descend sur Karia. L'année suivante, à la même époque, il traverse la chaîne, de Kokkinoplos à St. Denys sous une bourrasque de neige qui rend toute tentative d'escalade impossible. Chose étrange, après avoir été deux fois arrêté par la neige, c'est pourtant de nouveau en mai qu'il gagne Kokkinoplos sous l'escorte de quatre gendarmes turcs. Le 27, au retour d'une première reconnaissance, il est assailli par une bande de six brigands qui, après avoir assassiné les deux gendarmes qui l'accompagnaient, l'entraînent dans la montagne. Il ne recouvrera la liberté, après trois mois de souffrances, qu'au prix d'une formidable rançon versée par le gouvernement ottoman.

Cette aventure montre combien les gens de Larissa qui, en 1906 découragèrent M. Douglas W. Freshfield de visiter l'Olympe avaient eu raison. L'année suivante les ingénieurs français qui construisaient la ligne d'Athènes à Salonique nous rendirent un égal service. Mais, dès ce moment, le désir

d'atteindre à la cime de l'Olympe ne quitta plus mon cœur. Les guerres balkaniques en rendant à la Grèce la divine montagne allaient bientôt en rendre l'accès moins périlleux. Les Klephtes étaient privés de la facilité de mettre sans cesse une frontière entre eux et ceux qui les poursuivaient.

Or, en 1913 nous nous trouvions à Salonique, mon ami Boissonnas et moi. Nous devons rejoindre à Demir-Hissar, le quartier-général grec. Une circonstance imprévue nous décida à entreprendre l'ascension du St. Elie. Le 30 juillet, après avoir bivouaqué dans les bois, au-dessus du couvent de St. Denys, sur l'arête de Petrostrunga nous arrivions vers le milieu de la matinée à la petite chapelle qui en exhausse le sommet.

Comme Barth, comme Tozer, il nous est facile de constater l'erreur commise par Heuzey. — Une vaste roche aux assises perpendiculaires nous barre la vue vers le sud. Elle domine de beaucoup le St. Elie. Christos Kakkalos, tandis que nous redescendons, nous montre derrière elle, un piton solitaire qu'il dit plus élevé encore. «L'aigle seul s'est posé sur ces cimes» assure-t-il. Nous pensions regagner aussitôt Salonique. Malgré les objurgations de Philippe, notre courrier, malgré la mauvaise volonté de nos hommes qu'une fête rappelle à Litokhoro, malgré la voracité des bons moines qui ont épuisé nos provisions ne nous laissant que deux chamois tués la veille par nos compagnons, nous décidons de tenter l'ascension de la haute cime. Déjà sur le chemin du retour, la caravane fait volte-face. Mais un orage furieux nous oblige à camper près d'une scierie abandonnée, au fond de la vallée de St. Denys. Le lendemain, 1<sup>er</sup> août, laissant le gros de la troupe regagner St. Denys nous montons coucher dans une pauvre hutte de bûcherons, non loin de Mavro-Longo. Le 2 août, bien que fort empêchés par le brouillard, le vent, l'insuffisance de notre équipement, abandonnés par les porteurs des appareils photographiques qui, aux premières difficultés, refusent d'aller plus loin, mais conduits par le brave Kakkalos, nous atteignons un sommet déchiqueté que nous croyons un moment être le plus élevé de la chaîne. En démasquant les cimes environnantes un coup de vent nous détrompe. Nous sommes sur une des dents qui se dressent au sud du Pic central dont une brèche infranchissable nous sépare. Kakkalos, pourtant, ne perd pas courage. Après une périlleuse traversée de la face est, il nous amène au-delà de cette brèche à la base même d'un couloir qui descend du Pic central. En moins d'une demi heure nous en achevons la conquête. Le brouillard s'est dissipé. Nos regards planent sur la Thessalie jusqu'au Parnasse, — sur la Macédonie, jusqu'au Pinde, — sur le Golfe Thermaïque, du Mont Athos jusqu'à Skyros.

Par suite du brouillard et de la privation de son principal appareil, mon compagnon ne rapportait de cette expédition qu'une moisson photographique incomplète. Nous comptions la reprendre dès l'été suivant. L'été suivant, ce fut le premier été de la guerre. Or, avant qu'elle éclatât, deux professeurs et alpinistes, l'un américain, l'autre grec fixé en Amérique, Messieurs Farquhar et Foutridès faisaient, dans les derniers jours d'avril, l'ascension du Skolion et publiaient dans le *Scribners Magazine* une série de photographies de «l'Olympe neigeux». Après eux, le Major-général anglais Rycroft, fit, en juin 1918, de Salonique par Litochoro, l'ascension du St. Elie.

Il nous fallut attendre une année encore avant de mettre notre projet à exécution. Le 17 juillet 1919 nous partions de Katerini pour Kokkinoplos.

Et, par le chemin qu'avait suivi Barth et dont il a donné une description fort exacte, nous gagnâmes les hauts plateaux de l'Odas et de Bara où huit jours durant, non loin d'un campement de bergers, se dressa notre tente. Le 21 juillet, pour la seconde fois, nous atteignîmes au sommet du Pic central. C'est ce jour là que nous avons construit le cairn solide dont il est toujours surmonté. Malheureusement, retardés par les prises de vues, le temps nous manqua pour tenter l'ascension du Trône de Zeus. L'honneur devait en revenir à un de nos compatriotes, topographe et alpiniste émérite, Marcel Kurz, qui a publié une importante monographie de l'Olympe et dressé une carte splendide du massif central. L'expédition Kurz date de 1921. On sait qu'en septembre 1927, Boissonnas et notre ami Johannidès, membre du Club Alpin Français et directeur de la Compagnie de navigation Neptos, organisèrent une croisière qui avait l'Olympe pour but. George Bourdon, dans le *Figaro*, a raconté cette belle aventure. Guidée par Kakkalos, gardée par douze evzones, accompagnée par des soldats et des agoyates qui conduisaient les mulets chargés des provisions et des tentes, une caravane de touristes et d'alpinistes des deux sexes montait camper à plus de 1900 mètres au pied des pics centraux. Elle comprenait en tout 105 humains et 56 bêtes de somme. Le 11 septembre, tandis que la majorité des excursionnistes se rendait au St. Elie, nous étions quelques-uns, Boissonnas, le capitaine Demesticas, Johannidès, W. Ellison du B. I. T., le Dr Etienne May, à prendre à notre tour possession du Trône de Zeus. Le 12 nous nous pressions 25 autour du cairn construit en 1919, — et, dans la traversée des arêtes, sous l'amas écroulé du premier signal hâtivement élevé dans la tempête, Ellison retrouvait la bouteille, contenant nos cartes, que nous y avions abritée en 1913. —

Cette expédition eut en Grèce un retentissement considérable et y provoqua un étonnant développement du tourisme et de l'alpinisme.

\* \* \*

C'est avec l'appui du Club alpin grec que j'ai pu réaliser un projet qui dès longtemps me tenait à cœur : l'exploration à skis de l'Olympe. Projet qui semblait bien étrange à ceux qui ne connaissent cette montagne que de nom et s'imaginent que la neige y est exceptionnelle. Or on a vu plusieurs expéditions arrêtées, même assez avant dans la saison par son épaisseur. J'avais pu constater que les troncs de très grands pins du Mavrolongo avaient été coupés à plus de 2,50 m du sol par les bûcherons profitant de la neige durcie du printemps. La succession de ballons, de dômes, de coupoles qui constitue toute la partie sud de la chaîne, les vallons, les combes inclinées qui les relient, les vastes espaces ondulés de Bara, de l'Odas, me paraissaient devoir constituer un merveilleux terrain de ski. «Voici donc, écrit Marcel Kurz, ce fameux vallon de l'Odas si souvent mentionné par Barth et Baud-Bovy... On devine la naissance de la combe qui descend au monastère de Aghia-Trias et, plus au nord, le col conduisant à Bara... Partout ce ne sont que pentes doucement inclinées et je ne puis m'empêcher d'envier le premier skieur qui s'aventurera en hiver dans ces parages». Lors de notre campagne de 1919 c'est précisément par cette route que nous avons décampé pour aller coucher à Aghia-Trias. Et, dès ce moment, j'avais estimé qu'il faudrait la choisir pour une tentative hivernale. Non sans hésitations, car ils comptaient tout d'abord partir de Litokhoro, nos amis grecs s'étaient ralliés à ce point de vue.

Le 18 mars, aux dernières lueurs du crépuscule, après une marche rapide de près de 8 heures, nous frappions à la porte barricadée du couvent. Notre troupe était composée de trois Grecs, Johannidès, Natzis et notre vieux compagnon Kakalos, de deux jeunes Français, Vauquelin et Brunius, et de trois Suisses, Dorier, mon fils Samuel et moi. Arrivé le 15 à 3½ h. au Pirée, j'en étais reparti avec mes compagnons à 7 heures sur le Doris qui nous avait débarqués au petit jour à Itea. D'Itea en auto à Delphes et à Arachova, d'où après avoir chargé nos skis sur des mulets nous avons été gîter sur le plancher d'une étable au pied du Parnasse. Le 16, par un vent furieux et un brouillard glacé nous parvenions pourtant à sa plus haute cime, portés jusqu'à la dernière arête rocheuse par nos skis. Puis, franchissant son échine, nous redescendions sur l'autre versant de la montagne, en suivant de longs couloirs où la neige était excellente, jusqu'au

couvent de Jérusalem. Le 17, coucher à Larissa où Kakkalos, à qui nous apportons des raquettes, nous attendait. Le lendemain un camion disloqué, nous avait secoués comme noix en sac, sur une piste défoncée, jusqu'à Ellasson, «la blanche Oloossone» d'Homère. — Le 19, à notre réveil, tout est blanc d'une fine couche de neige fraîche. Nous partons, Dorier, Kakkalos, Natzis, mon fils et moi, en reconnaissance. Mais à l'entrée du vallon de l'Odas, nous nous égarons dans le brouillard, et rentrons fourbus. Le 20, réveillés à 2 heures du matin, nous ne parvenons à nous mettre en route qu'à 3 h. 45. Marche de nuit très pénible dans des bois de chênes dont les basses branches s'emparent à chaque instant de nos skis. Un berger nous guide jusqu'à la source «la Vrissoula» qui est au bas de l'Odas. Bientôt, à travers la trame plus menue du brouillard nous devinons les étoiles. Ça et là nous retrouvons nos traces de la veille. Nous découvrons aussi de nombreuses foulées de lièvres et de cerfs dont certains doivent être très grands. A chaque instant des perdrix, d'un vol bruyant, partent sous nos pas. Le jour se lève, le froid est très vif. La mer de brouillard d'où nous avons émergé se creuse, se troue par place, laissant voir ça et là, un sol lointain, bronzé par les lueurs obliques du matin. Vers 7 h.  $\frac{1}{2}$  nous sommes à la source. Notre guide nous quitte. Sur la neige encore dure, Kakkalos mène le train de son pas rapide de chasseur. A notre droite le soleil effleure d'or les sommets côtés 2272 et 2088 sur la carte Kurz. Bientôt, en arrière, apparaît la large coupole du Saraï, — tandis que celle du Palimanastri se bombe devant nous. Nous la contournerons à l'ouest en remontant une large combe où se mêlent avec des teintes admirables, l'ombre, la clarté et les reflets du ciel. Aghia-Trias est à 800 mètres environ d'altitude, — la distance horizontale est considérable. Aussi malgré la régularité de notre marche n'arrivons-nous que passé 11 heures sur la crête qui domine la profonde dépression de la Megali Gourná. On pourrait, d'une seule glissade la descendre jusqu'au Xero-Lakki. Nous remontons cette crête et faisons une halte de  $\frac{3}{4}$  d'heure à peine, à la côte 2803, pour nous restaurer. Puis, laissant le Skolion à notre gauche nous en coupons le flanc sud-est pour gagner la Skala, car notre intention est de tenter, à pied, l'ascension du Pic central. Mais il est 13 h.  $\frac{1}{2}$  lorsque nous y touchons. La face est plus enneigée que nous ne le pensions. Je compte qu'il nous faudra de trois à quatre heures de travail pour aller et revenir, et, qu'au retour la neige, excellente en ce moment, sera de nouveau croûtée, compromettant tout le plaisir que nous attendons de la descente à ski, but véritable de l'expédition. Mais Dorier qui a fait récemment deux tentatives infructueuses veut cette fois profiter d'un temps



Mattlishorn, Hochwang

Federzeichnung von Björn Hansen



si favorable. Johannidès et Natzis qui tous deux connaissent le chemin décident de l'accompagner. Nous leur souhaitons bonne chance et les voyons s'engager avec prudence sur les gradins glissants de la Skala. Quant à nous nous rechaussons nos skis pour gravir le Skolion dont l'altitude (2905 m) n'est inférieure que de 4 mètres à celle du Trône de Zeus, et de 12 à celle du Mitka. Il doit être 3 h.  $\frac{1}{2}$  lorsque nous sommes au signal. L'air reste calme, fraichit à peine encore. Toute la Grèce est à nos pieds, jalonnée par la blancheur de ses sommets: l'Athos, l'Eubée, les monts d'Achaïe, et plus près le Pinde, l'Othrys et l'énorme pyramide de l'Ossa. Là-bas, les jeunes blés verdissent la plaine thessalienne où tremble le fil rose du Pénée. Et comment exprimer la splendeur ravissante de cet harmonieux enchevêtrement de courbes éclatantes détachant leurs contours sur le bleu ravissant de la mer, sur le bleu à peine moins bleu du ciel. Après avoir vu nos amis escalader les déchiquetures de la Crête de Coq, nous prenons le chemin du retour, car l'ombre s'infiltré comme une eau froide dans les vallons inférieurs. La neige est parfaite, et, même pour le skieur médiocre que je suis, la descente, incomparable. Est-ce la joie d'avoir accompli cette dernière randonnée olympienne? Tout me paraît facile. Sur cette surface azurée où le couchant étend ses mailles d'or, et qui a la souplesse d'un tapis aérien, on se laisse porter, couler et rebondir d'un flanc à l'autre de ces combes aux beaux plis. On a l'impression d'effleurer ce monde blanc en vol plané. Mais comme je l'avais prévu, dès que nous entrons dans l'ombre, la neige soudain durcie nécessite de fatigants dérapages. Le soleil se couche lorsque nous arrivons à la Vrissoula. Il est nuit lorsque nous entrons dans les bois où nous nous égarons. Et lorsque la porte du couvent s'ouvre devant nous, il est plus de 9 h.  $\frac{1}{2}$ . Nous envoyons un homme à la rencontre de nos amis pour leur éviter cette dernière fatigue. Ils arrivent à minuit, enchantés eux aussi, bien qu'ils n'aient pu faire usage de leurs skis à la descente.

*Daniel Baud-Bovy.*